THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT 1385



LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU



Voltaire triomphant dans les prêtres de Sion brûlés.

THEATRE
REVOLUTIONNAIRE
LIBERTÉ. ÉGALITÉ
FRATERNITÉ

VOLTAIRE

TRIOMPHANT;

OU

LES PRÊTRES DÉÇUS;

DRAME.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.

PERSONNAGES.

VOLTAIRE.

LE MARQUIS DE VILLETTE.

LA HARPE.

LA FORTUNE, Secrétaire de Voltaire.

LE CURÉ DE St.-SULPICE.

L'ABBÉ GAUTIER, Supérieur de la Maison des Incurables.

LA PILULE, Garçon Apothicaire.

La Scene est à Paris, Hôtel de Villette, Quai des Théatins.

VOLTAIRE

TRIOMPHANT,

OU

LES PRÊTRES DÉÇUS;

DRAME.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS DE VILLETTE, LA HARPE.

LE MARQUIS.

OUI, mon cher la Harpe, ce diable d'abbé Gautier veut entrer à toute force. Je l'ai fait éconduire vingt fois, & vingt fois il revient à ma porte.

LA HARPE.

Quoi ! ce fanatique convertisseur, ce prêtre insensé ?

LE MARQUIS.

Oui, ce prestolet ayant appris la maladie grave du grand homme qui loge chez moi, il pré-

tend triompher du double état de vieilleſſe & d'agonie du philoſophe Voltaire, comme il a triomphé de la décrépitude du chanſonnier l'Attaignant.

LA HARPE.

Il me vient une idée. Il faut jouer un tour à cet ardent apôtre.

LE MARQUIS.

Comment cela ?

LA HARPE.

Laiſſez-moi faire. Il ſera bafoué d'importance.

LE MARQUIS.

O! ſoyons prudens: ces gens-là ſont dangereux.

LA HARPE.

Ne craignez rien, Monſieur ; il n'y a que façon de s'y prendre.

SCENE II.

LE MARQUIS, LA HARPE, LA FORTUNE.

LA FORTUNE.

Monſieur le Marquis, je viens pour....

LE MARQUIS.

Eh bien, la Fortune, ton maître a-t-il un peu repoſé cette nuit ?

LA FORTUNE.

Cela va très-mal, très-mal ; mais j'eſpere toujours ; car tant qu'on vit il y a de l'eſpérance ; & Monſieur de Voltaire eſt ſi accoutumé de vivre qu'il perdra difficilement cette bonne habitude. Il ſouhaiteroit vous parler un inſtant, Monſieur.

LE MARQUIS, *en s'en allant.*

Je crois, petit coquin, que tu plaiſanteras juſqu'à ton dernier ſoupir.

SCENE III.

LA HARPE, LA FORTUNE.

LA HARPE.

Ecoute, la Fortune, aimes-tu les prêtres ?

LA FORTUNE.

Dieu m'en préſerve ! Le ſecrétaire de Voltaire aimeroit cette engeance de calottins !

LA HARPE.

Pardon ſi je te demande cela ; mais c'eſt que j'ai un projet qui ne peut s'exécuter que par ton miniſtere.

LA FORTUNE.

Un projet anti-ſacerdotal ? O je ſuis des vôtres ; pourvu toutefois qu'il n'y ait pas de riſque.

LA HARPE.

Pas le moindre danger.

LA FORTUNE.

C'eſt que, voyez-vous, on eſt tout auſſi bien pendu de la part de ces Meſſieurs-là que de toute autre part.

LA HARPE.

Il ne s'agit ici ni de crime ni de pendaiſon; il s'agit....

SCENE IV.

LA HARPE, LA FORTUNE, LA PILULE.

LA PILULE.

Où eſt Monſieur le Marquis de Villette? J'ai une déclaration à lui faire. Quelle indignité! quelle abomination! les chiens de prêtres!

LA FORTUNE.

Eh! qu'as-tu, notre ami la Pilule? Tu es tout eſſouflé. Ton maître eſt-il malade auſſi?

LA PILULE, *courant çà et là.*

Je n'ai rien à vous dire. Monſieur le Marquis! M. le Marquis!

LA HARPE.

Repoſe-toi, la Pilule; je vais trouver Monſieur le Marquis.

LA FORTUNE.

Le Sieur de la Pilule eſt devenu bien fier! apparemment qu'un autre garçon eſt chargé à ſa place de l'adminiſtration des Pays-Bas: la ſcience enfle, & ſur-tout celle de Monſieur de la Pilule.

SCENE V.

LE MARQUIS, LA PILULE.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous à me dire, la Pilule?

LA PILULE.

Rien n'eſt plus noir, rien n'eſt plus affreux. Je reçus hier, Monſieur, un billet que voici, par lequel on me mandoit au Cours la Reine. J'y fus; & deux eccléſiaſtiques me gliſſant trois louis dans ma main, me promirent des monceaux d'or ſi je voulois empoiſonner Monſieur de Voltaire; & ils firent un beau diſcours pour prouver que, ſelon toutes les loix divines & humaines, il étoit permis & méritoire d'ôter la vie à Voltaire.

LE MARQUIS.

Ceci me paroît bien étrange: Voltaire eſt vieux & malade; Voltaire a dit tout ce qu'il avoit à dire contre la ſoutane & le froc. Sois sûr que c'eſt une méchante ruſe pour donner des inquiétudes à mon illuſtre hôte. Quand on veut empoiſonner quelqu'un, on a d'autres motifs & d'autres moyens. N'ébruitez donc pas cette aventure, je vous en prie.

LA PILULE.

Vous penſez juſte, monſieur le marquis; je ſuivrai votre conſeil.

LE MARQUIS.

Quant à l'argent d'iniquité que l'on t'a remis, donne-le aux pauvres.

LA PILULE.

C'eſt ce que j'ai fait, Monſieur, en le mettant dans ma poche; car je ſuis gueux comme rat d'égliſe.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LA HARPE.

LA HARPE.

Ma propoſition, Monſieur, fait plaiſir à la Fortune; il s'y prêtera volontiers. Etant fort maigre & ne manquant pas d'eſprit, il jouera parfaitement ſon rôle. Sa ſeule crainte eſt de ne pouvoir s'empêcher de rire.

LE MARQUIS.

Il n'a qu'à ſe pincer les levres.... Parbleu! comme on frappe; c'eſt ſans doute l'abbé Gautier; j'ai donné ordre de le laiſſer entrer pour cette fois-ci.

SCENE VII.

LE MARQUIS, LA HARPE, L'ABBÉ GAUTIER.

L'Abbé Gautier.

Dieu en ſoit loué ! nos prieres commencent à s'exaucer. Je viens ici, Monſieur, pour rappeler une ame à dieu, pour tirer une ame des bords eſcarpés d'un profond précipice ; je viens pour placer une ame dans le ſein glorieux d'Abraham.

Le Marquis.

Dieu en ſoit loué, Monſieur.

L'Abbé Gautier.

Je ne demande qu'à parler au moribond pour réuſſir, dieu aidant.

Le Marquis.

Je prie dieu qu'il vous aſſiſte, Monſieur l'abbé.

La Harpe.

La ſcience de Monſieur l'abbé eſt ſi vaſte, ſa logique ſi ſaine, ſon éloquence ſi terraſſante, ſon crédit auprès du pere éternel ſi éprouvé ; ſa réputation eſt ſi bien établie, que le ſuccès le plus éclatant couronnera infailliblement ſa miſſion.

L'Abbé Gautier.

Ah ! Monſieur, que me dites-vous là ! ſi je ſuis quelque choſe, c'eſt par les ſouffrances du fils de l'éternel ; c'eſt par le zele qui me dévore pour la maiſon du Seigneur.

La Harpe.

Un ſaint homme comme vous, Monſieur l'abbé, n'eſt aſſurément pas dévoré par l'ambition, par la cupidité, par la ſoif de l'or, par le zele pour la maiſon de Plutus : non ce n'eſt point là le défaut des prêtres. La médiſance n'a point de priſe ſur vous.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LA HARPE, L'ABBÉ GAUTIER, LA FORTUNE *alité.*

La Fortune.

Etre des êtres, ne permets pas que l'erreur de mon enfance rentre jamais dans mon eſprit.

L'Abbé Gautier.

Plût à dieu, trop célebre vieillard, que la doctrine de votre enfance eût été la doctrine de votre vie entiere, & que la même plume qui a manifeſté durant ſoixante ans une funeſte apoſ-

taſie, eût ſervi durant ſoixante ans à conſtater votre chriſtianiſme ! Les portes du ciel maintenant vous ſeroient ouvertes, les meſſagers de l'agneau ſans tache étendroient leurs aîles pour vous tranſporter dans le ſéjour ineffable des bienheureux. Mais hélas ! je vois s'ouvrir un gouffre enflammé ; voilà l'enfer ; il redouble ſes ſupplices ; Satan rougit dans un feu de bitume, les chaînes qui vont captiver éternellement une ame qui a fait la damnation de tant d'ames !

LA FORTUNE.

O Dieu ! que dites-vous là ? je tremble, je friſſonne, Jeſus Maria ! je ſuis damné, il n'y a plus d'eſpoir ; au ſecours, au ſecours !

L'ABBÉ GAUTIER.

Ne vous déſeſpérez pas ; il en eſt encore tems, rétractez vos erreurs ; confeſſez vos péchés, & vous échapperez à l'enfer.

LA FORTUNE.

Je rétracte, je confeſſe ; je ne raiſonne plus, je crains.

L'ABBÉ GAUTIER.

Crainte ſalutaire, crainte miraculeuſe ! quand cette crainte divine parle, la raiſon orgueilleuſe ſe tait. Dieu de miſéricorde, conſulte ta clémence ; Voltaire fondant en larmes tombe humblement à mes pieds ; Voltaire contrit efface le ſcandale de ſa plume par le ſcandale de la croix.

Jesus ! Jesus-Christ ! ton sang fut répandu pour ce héros de l'impiété comme pour les héros de la foi : ton sang mêlé avec les sanglots du pécheur efface toute souillure ; Voltaire est couvert de ton sang, & il ne cesse de pleurer : songe à tes promesses, & tu vas l'absoudre par ma bouche. (*Ici la Fortune se confesse tout bas ; on entend par-ci par là des mots entrecoupés tant du pénitent que du confesseur : après quoi l'abbé Gautier dit tout haut* :) Ego te absolvo, in nomine patris & filii & spiritûs sancti. Amen.

LE MARQUIS.

Vous avez vaincu, Monsieur l'abbé.

L'ABBÉ GAUTIER.

C'est dieu, c'est la religion, c'est la vérité qui ont vaincu. Il n'y a de moi dans ce mémorable événement que des prieres ferventes. Je n'ai jamais douté du succès ; la gloire de Dieu m'en étoit garant : le parti nombreux des incrédules auroit tiré un trop grand avantage de l'impénitence finale d'un génie comme l'incomparable Voltaire : les fideles devoient s'attendre à cette marque signalée de la bonté de leur cause. Vous me permettrez, Messieurs, de vous quitter ; le tems presse ; je vais prendre des arrangemens avec Monsieur le curé de St. Sulpice : sans adieu.

SCENE IX.

LE MARQUIS, LA HARPE, LA FORTUNE.
saute hors du lit, se débarasse de son costume de malade, parcourt la chambre en éclatant de rire.

LA FORTUNE.

Ah! ah! ah! ah! que je suis aise de pouvoir rire à mon aise. Ah le bon abbé Gautier!

LE MARQUIS.

Sambleu! la Fortune, tu as joué ton rôle en perfection: la même voix, le même geste, le même tic: j'ai pensé d'y être trompé moi-même.

LA FORTUNE.

J'aurois voulu, Monsieur, que vous eussiez entendu ma confession.

LE MARQUIS.

Tu as beaucoup toussé.

LA FORTUNE.

La toux m'a beaucoup aidé à couvrir les éclats de rire dont je n'étois pas le maître en écoutant les étranges capucinades du très-étrange Gautier.

LE MARQUIS.

Comment ce tête-à-tête s'eſt-il paſſé?

LA FORTUNE.

Le mieux du monde. J'ai dit à ce crâne de prêtre, que j'avois aſſaſſiné vingt hommes & autant de femmes; que j'avois exercé la pédéraſtie & la beſtialité; que j'avois volé quelques douzaines d'hoſties conſacrées pour les faire ſervir en nougat chez des filles, & que par conſéquent ni Dieu ni lui Gautier ne pouvoient m'abſoudre. Qu'à cela ne tienne, me répondit le complaiſant directeur, qu'à cela ne tienne, j'ai droit de remettre tous les péchés quelconques, euſſiez-vous violé & pere & mere. Dites: je me repens; & je vais vous abſoudre.

LE MARQUIS.

Et l'on dira que cette religion n'eſt pas dangereuſe!

LA HARPE.

Il me ſemble, Monſieur, que tous les ſcélérats devroient embraſſer une ſecte pareille. Comme ils ſont moralement ſûrs qu'un jour la crainte de l'éternité emmenera un ſincere repentir, ils ſont conſéquemment certains qu'une vie criminelle ne les empêchera point d'aller en paradis. L'efficacité de l'abſolution ſacerdotale eſt malheu-

reuſement ſi bien établie, que les paſſans ſont, pour ainſi dire, invités par elle au crime. L'homme vertueux mourant & le coquin mourant rentrent dans la même claſſe au ſon du fatal : *Ego te abſolvo*, le premier par la voie étroite de l'intégrité, le ſecond par la voie large du déſordre. Ce ſacrement encourage la canaille & les grands à la rapine & au meurtre. Un homme veut ſe battre en duel ; mais la crainte d'être tué lui ôte l'envie de tuer ſon prochain. Un charlatan arrive & lui dit : mon ami, c'eſt un crime que le duel, je ne te le conſeille pas ; mais, au reſte, j'ai une eau vulnéraire qui guérit radicalement les bleſſures mortelles, eût-on le cœur percé de trois balles ou de trois coups d'épée ; pourvu ſeulement que le bleſſé ſouhaite ſincerement ſa guériſon, je ſuis ſûr de le guérir. Mon brave, que la crainte retenoit, n'ayant plus ce motif réprimant, va ſe battre à toute outrance. Le confeſſionnal fait l'eſpérance du méchant, & le déſeſpoir du ſage : c'eſt la banniere de l'impunité.

LE MARQUIS.

Oui certainement. Et j'en ſuis ſi convaincu, que tout valet qui a cette mauvaiſe manie eſt chaſſé de chez moi ſur le champ.

LA FORTUNE.

LA FORTUNE.

Si Monsieur de Voltaire savoit que Monsieur son secrétaire a fait aujourd'hui une confession générale; ah comme il m'arrangeroit! Les domestiques se servent de cette marote pour tromper leurs maîtres & pour étouffer le remords : enrichi à la faveur de ce masque lucratif, on se retire, on se confesse une bonne fois, on jette une modique somme dans le tronc des moines, & voilà mes voleurs dévots en paix avec la conscience.

LE MARQUIS.

De toutes les sectes qui polluent la terre, je n'en connois point d'aussi méprisable que celle de nos Jammabos.

SCENE X.

LE MARQUIS, LA HARPE, LA FORTUNE, LE CURÉ DE St. SULPICE.

LE CURÉ.

Qu'ai-je appris! quelle gloire pour l'égliſe! Le patriarche des incrédules eſt proſterné devant le dieu des chrétiens. Si Jupiter parut grand à l'hiérophante Dioclès, quand Epicure s'agenouilloit dans ſon temple; combien le bois de la rédemption ne doit-il pas reſplendir à nos yeux, en le voyant mouillé des larmes de Voltaire? O jour à jamais fameux dans nos annales! O jour ſaint marqué ſi viſiblement par le doigt du ſaint des ſaints!

LE MARQUIS.

Vous ſemblez être en extaſe, Monſieur le curé.

LE CURÉ.

Tout chrétien doit être tranſporté de joie en apprenant cette merveilleuſe converſion. Je viens, Monſieur, féliciter le malade: & comme paſteur de la paroiſſe je dois lui faire une exhortation avant qu'il ne puiſſe être adminiſtré.

LE MARQUIS.

Monsieur de Voltaire sera très-flatté & très-reconnoissant de la tendre sollicitude de Monsieur le curé.

LE CURÉ.

Ce grand homme ne me doit rien : il doit tout à dieu & au saint abbé Gautier.

LE MARQUIS.

La Fortune, avertissez votre maître de l'arrivée de M. le curé.

LA FORTUNE, *en s'en allant.*

Ce sera lui apprendre une nouvelle des plus agréables, car depuis hier au soir il ne parle qu'avec éloge de Messieurs les prêtres.

LE CURÉ.

O Altitudo ! la grace touche les uns dans la jeunesse, les autres dans la vieillesse, ceux-ci dans la santé, ceux-là dans la maladie. La grace qui touche actuellement Monsieur de Voltaire, tous les fideles la partagent avec lui, leur foi ébranlée par sa longue défection, devant se raffermir par sa sanctifiante palinodie.

SCENE XI.

LE MARQUIS, LA HARPE, LA FORTUNE, LE CURÉ, VOLTAIRE, LA PILULE.

Le théâtre représente la chambre de Voltaire alité ; la Pilule est dans un coin où il prépare une médecine.

LE MARQUIS, *devançant les autres.*

Voici le curé de St. Sulpice, Monsieur, qui va vous servir d'un plat de son métier.

VOLTAIRE.

Que me veut ce prêtre ? Quoi, toujours des prêtres à mes trousses ? Quand nous laissera-t-on naître, vivre & mourir sans la prêtraille ? Dieu, la raison me parlent ; je n'ai que faire d'un prêtre : mon cadavre sera au service de Monsieur le curé ; mais moi, non.

LE CURÉ.

Une brebis égarée vient de rentrer dans le bercail, quelle joie pour le pasteur ! Souffrez, Monsieur de Voltaire, que je vous témoigne toute la satisfaction que le récit du pieux abbé Gautier fait éprouver à mon cœur.

VOLTAIRE.

Oui, l'abbé de l'Attaignant, Monsieur, est un bon homme ; son exemple fera d'autres exemples, & l'abbé Gautier des incurables est un saint homme.

LE CURÉ.

L'exemple de Monsieur de Voltaire combien ne va-t-il pas nous faire de prosélytes, puisque celui de l'abbé de l'Attaignant a été suivi par le sublime Voltaire.

VOLTAIRE.

L'exemple d'un l'Attaignant! qu'appellez-vous, Monsieur ?

LE CURÉ.

Passez-moi cette expression, Monsieur, c'est par maniere de parler. On sait fort bien que le génie du siecle n'a besoin de l'exemple de personne pour motiver ses démarches.

VOLTAIRE.

Au fait, Monsieur, au fait ; sont-ce des aumônes que vous venez me demander pour vos pauvres ? J'ai pourvu à tout : on vous comptera quinze mille livres vingt quatre heures après ma mort.

LE CURÉ.

Mon sacré ministere exige que je vous parle de l'éternité, quoique, vu votre conduite envers l'abbé Gautier, mes paroles doivent être inutiles.

VOLTAIRE.

O ! assurément, Monsieur le curé, inutiles & très-inutiles.

LE CURÉ.

Je commence : Au nom du pere & du fils & du saint esprit. Ainsi soit-il. Monsieur de Voltaire, croyez-vous en dieu ?

VOLTAIRE.

Mes ouvrages, indépendamment de mes paroles, prouvent au long que j'adore l'être suprême.

LE CURÉ.

Monsieur de Voltaire, croyez-vous en notre seigneur Jesus-Christ ?

VOLTAIRE.

Au nom de dieu, ne m'en parlez pas.

LE CURÉ.

Juste ciel ! y pensez-vous ? après vous être réconcilié avec Jesus-Christ, après avoir confessé vos fautes, après que l'abbé Gautier vous a absous !

VOLTAIRE.

Vous m'insultez, Monsieur ; serois-je assez traître à la vérité pour admettre une doctrine mensongere ? O dieu ! un Juif seroit mon dieu ! un prêtre seroit mon guide ! je m'adresserois à un homme pour être absous de ce que dieu seul

peut absoudre ! je serois assez ennemi & de moi-même & de dieu & des hommes en feignant de mourir dans l'erreur, après avoir prêché toute ma vie contre l'erreur ! je fomenterois par mon exemple un culte sacrilege, dont j'ai démontré, par ma plume, le ridicule, le faux, l'absurde & le pernicieux ! Une démarche aussi infâme troubleroit le repos de mes cendres ; le souvenir de cette exécrable conduite rendroit ma mémoire odieuse : mon ame seroit la juste victime de la justice vengeresse du dieu juste.

LE CURÉ.

Quel affreux torrent de blasphêmes !

VOLTAIRE.

Mentir à dieu c'est blasphêmer ; & vous voulez me faire mentir.

LE CURÉ.

Quoi, né chrétien, vous vous révoltez contre le christianisme ?

VOLTAIRE.

Je suis né raisonnable, & les droits de la raison marchent devant ceux du prêtre. Secouer le joug de la raison est une révolte, & vous voudriez que je le secouasse. Tentative vaine ; n'y songez point.

LE CURÉ.

Adorable trinité, & vous verbe incarné, Jesus, venez à mon aide ; prêtez des forces à un foible miniſtre de vos autels, afin que. . .

VOLTAIRE.

Monſieur, au nom de dieu, retirez-vous avec votre miſérable Galiléen, & laiſſez-moi mourir en paix dans les bras de l'éternel.

SCENE XII.

SCENE XII.

LE MARQUIS, LA HARPE, VOLTAIRE, LE CURÉ, LA FORTUNE, LA PILULE, L'ABBÉ GAUTIER.

L'Abbé Gautier.

Jesus-Christ, les saints, les esprits immaculés, l'église triomphante, l'église militante, l'église souffrante, le ciel & la terre & le purgatoire rendent gloire à dieu ; toutes les voûtes des cieux retentissent de cantiques sacrés qui contiennent le nom mille fois répété de Voltaire pénitent, du religieux Voltaire, de Voltaire très-chrétien & très-catholique. Anges, archanges, trônes, & dominations, que la divine harmonie de vos concerts célestes se fasse entendre du pôle septentrional au pôle méridional ; & que l'entrée de Voltaire dans le sanctuaire de Jehovah, soit le signal de la conversion générale de tous les hérétiques, de tous les infideles, de tous les philosophes, dont l'enfer impitoyable fait journellement une si triste & abondante moisson !

Voltaire.

Hé ! cher marquis de Villette, votre hôtel,

ce temple de la philosophie, seroit-il devenu le théâtre du fanatisme ? Qu'est-ce que ce nouvel énergumene ?

L'Abbé Gautier.

Méconnoîtriez-vous, Monsieur, celui qui vous a ramené auprès de Jesus-Christ ? Votre confession de tantôt...

Voltaire.

Quelle confession ? moi me confesser ! vous m'absoudre ! Eloignez-vous, satellite insidieux d'un clergé fripon.

L'Abbé Gautier.

Désolante abomination ! je vais me retirer pour revenir incontinent avec main forte. Apostat infernal, vous serez livré au bras séculier. Les crimes atroces que vous m'avez déclarés seront déférés à la justice. Tu périras, monstre, sur l'échaffaut.

Voltaire.

La tête lui tourne. Ce porte-dieu ne loge-t-il pas aux petites maisons ?

L'Abbé Gautier.

Assassin, empoisonneur, pédéraste, vous mourrez par la main du bourreau.

La Fortune.

Comment, Monsieur le prêtre, vous iriez

violer le ſecret de la confeſſion auriculaire ! Ignorez-vous le ſupplice des confeſſeurs indiſcrets ? La Greve ſeroit également votre partage.

L'Abbé Gautier.

N'importe : il faut que la tête du ſcélérat tombe ; il faut que la flamme dévore le relaps ; il faut que les ſacrileges du profanateur ſoient révélés. Si cette indiſcrétion n'eſt point graciable aux yeux du magiſtrat, je mourrai joyeuſement ; je mourrai martyr du zele qui jadis fit couler le ſang des martyrs.

Le Marquis.

Attendez une meilleure occaſion ; car nous atteſtons tous que Monſieur de Voltaire ne s'eſt point confeſſé.

La Harpe.

Oui, Monſieur l'abbé, nous en ferons ſerment ; & le monde ſe rira de vous.

La Fortune.

C'eſt moi, monſieur le martyr, qui me ſuis diverti à vos dépens. N'eſt-ce pas cette voix-ci que vous avez entendue ? (*Il contrefait ſa voix*) Hélas ! mon pere, mes fautes ſont auſſi énormes qu'innombrables : vous allez apprendre des horreurs.

L'Abbé Gautier.

C'eſt donc comme cela que l'on ſe joue de dieu & des hommes.

Le Curé.

Un valet apporte un billet à la Fortune qui le lit tout bas.

Je vous l'avois bien dit, Monſieur l'abbé. Si vous vous contentiez modeſtement de deſſervir la chapelle des incurables ſans faire l'apôtre dans les paroiſſes de Paris, ce déſagrément ne nous ſeroit pas arrivé. La capitale, la province, l'étranger vont avoir un nouveau ſujet de moquerie, & un nouveau prétexte pour dénigrer & décréditer notre robe & notre religion. Hé Monſieur! ne vous mêlez point de ce qui ne vous regarde point.

La Harpe.

Vous êtes conſternés, Meſſieurs, & confondus. Encore, ſi le prudent ſupérieur des incurables n'avoit pas publié ſa prétendue victoire.

Le Marquis.

C'eſt là le pis : les ſarcaſmes ſeront poignans.

La Fortune, *tenant son billet dans la main.*

On a vu Monſieur l'abbé Gautier courir à perte d'haleine de maiſon en maiſon ; on l'a vu diſtribuer des bulletins dans tout Paris pour an-

noncer le retour de Monſieur de Voltaire à l'homme-dieu, au théantrope de Nazareth. Les incrédules, crioit-il dans les carrefours, n'ont plus de chef; leur chef les abandonne: Voltaire eſt chrétien; la bible triomphe; le menſonge eſt déconcerté. *Te deum laudamus.*

LA PILULE, *regardant fierement l'abbé Gautier, et celui-ci jetant de tems en tems des regards inquiets sur la Pilule, à part.*

Ne ſeroit-ce pas là un de ces eccléſiaſtiques que j'ai eu l'honneur de voir au Cours-la-Reine?... Oh c'eſt lui tout craché... ou ſi je me trompe, il y a, ma fine, deux abbés à Paris qui ſe reſſemblent comme deux gouttes d'eau. Mais motus.

LE CURÉ.

Notre culte n'étoit pas encore aſſez ébranlé; le catholiciſme devoit être plus chancelant encore: votre déplorable aveuglement, Monſieur le ſupérieur, lui attire un coup auſſi ſenſible. Fâcheux contre-tems! miſérable occurrence! lugubre perſpective! ce malheur reaillira ſur toute l'étendue de l'égliſe.

L'ABBÉ GAUTIER.

Mon intention étoit droite: j'en appelle, en gémiſſant, au ſcrutateur infaillible des replis les plus cachés du cœur.

LE MARQUIS.

Ha! Meſſieurs, nous vous reſpectons infiniment; mais ſouffrez de grace que l'on vous obſerve qu'il eſt cruel de troubler le repos des malades. L'humanité vous conjure de faire vos lamentations ailleurs. Ayant échoué ici, il vous ſeroit plus expédient de ſécher vos pleurs auprès d'une bonne & douce béate, que de vous conſumer en complaintes oiſeuſes devant nous.

VOLTAIRE, *les prêtres se retirant d'un air humilié et lentement.*

Que le grand architecte de l'univers ſoit glorifié! que le ſage ſe réjouiſſe! que le ſacerdoce, ce fléau du genre humain, ſe déſeſpere! La vérité m'a rendu victorieux; elle ne m'abandonne point au dernier moment, au moment déciſif: je meurs content: les prêtres ſont déçus.

FIN.